

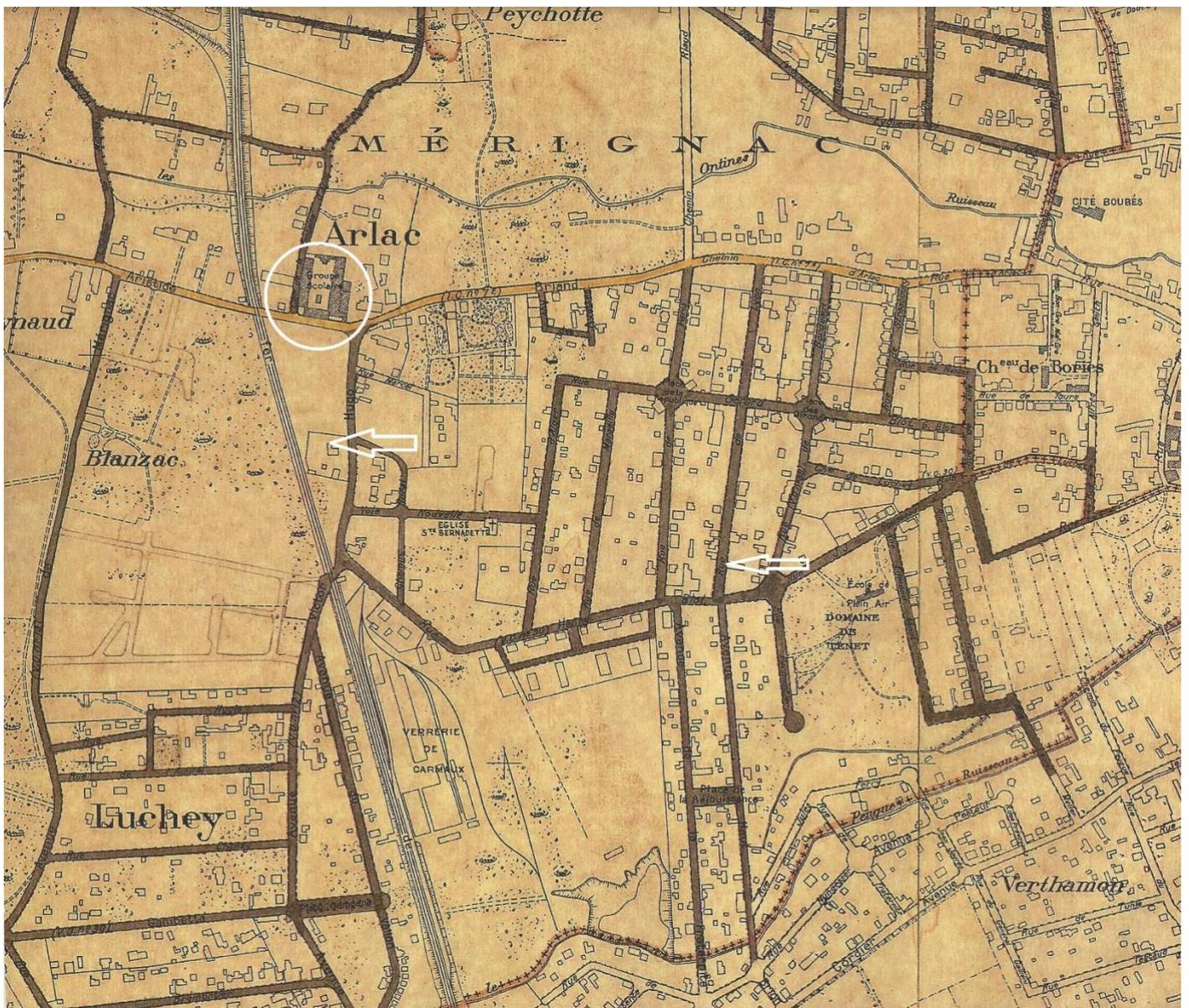


Madame Marie-France FOURCADE



SOUVENIRS DE MON QUARTIER D'ARLAC AUTREFOIS

Je suis née en 1943 chez ma grand -mère, rue de Lyon, pas loin du Château de Tenet qui fut, pendant de longues années, une école de plein air pour les enfants de santé fragile. A la fin de la guerre, ma famille déménagea, toujours dans le quartier d'Arlac (Les Landes d'Arlac), pour louer une maison avenue Victor Hugo, entre les deux passages à niveau. Les pins faisaient partie de notre environnement.



Cerclée de blanc, l'école d'ARLAC; les flèches indiquent les lieux habités par Madame FOURCADE

La maison, entourée sur trois côtés d'un grand jardin de la voie ferrée jusqu'à la rue, faisait face, jusqu'à ces dernières années, à la pharmacie actuelle. Depuis elle a été démolie et remplacée par de nouvelles constructions, des immeubles, mais plus de verdure! On n'aperçoit plus que les grands acacias qui longent la voie ferrée, derrière.

Il était évident, que nous, les enfants, faisons la navette entre les deux rues du quartier, ma tante, n'ayant que dix-huit mois de plus que ma sœur. Nous connaissions par cœur **les petits commerces** : la boulangerie Lacoste [nous espérions toujours, au détour d'une rue, rencontrer notre boulanger,

sa bicyclette tirant sa carriole de pain ; il avait souvent une sucrerie pour nous ! Que ses miches de « gros pain » de deux kilos étaient bonnes !], la petite épicerie : l'« Aquitaine » où nous retrouvions notre copine Monique (qui vit toujours là), le docteur Gaubert, qui nous soignait déjà avec de l'homéopathie, la pharmacie juste à côté, le bar. . Tous, autour de cette place des



Girondins, véritable articulation de cette petite partie du quartier du Haut Méjean ! Je n'oublie pas le magasin de journaux sur la place de la République, où nous achetions le journal de Mickey, sans compter les rouleaux de réglisse ou, les 2 coquillages remplis de bonbons acidulés que nous léchions avec délice. Parfois, nous nous arrêtions rue Gérard Blot au coin de la rue de Marseille, pour laisser ou récupérer les paires de bas de notre mère que nous portions à remailer. Certains jours nous allions porter rue de Marseille (je crois) ou rue d'Alger, les chemises paternelles chez la « lisseuse » et nous étions toujours intéressés par la façon dont celle-ci utilisait avec dextérité les fers en fonte posés tout autour de son poêle à charbon, chauffé à blanc. Nous y allions souvent, car, pour son travail d'enseignant, il lui fallait une chemise blanche (et une cravate) par jour ! Beaucoup plus tard, mon père apprécia l'arrivée de la mode des polos (Lacoste), car, plus besoin de chemise ni de cravate !

Nous revenions par « **la chapelle** » **Sainte Bernadette**, avec sa petite mare dominée par le « cotonnier » cet arbre impressionnant qui nous semblait centenaire (qui n'était en réalité qu'un gros peuplier), et qui éparpillait à la saison, dans l'atmosphère, des nuées de peluches cotonneuses semblables à des flocons de neige. Plus tard cet espace fut remplacé par la cité dite des Castors, petit lotissement construit grâce à l'entraide des paroissiens et de l'abbé Fabre (quel bon souvenir il a laissé à tous après de nombreuses années passées dans le quartier), et qui bâtirent aussi, tous ensemble, une extension à la chapelle, « l'église », qui fut inaugurée pour notre communion solennelle en 1954.

Près de chez nous, la **verrière de Carmaux** avec sa sirène lugubre le premier jeudi du mois et ses belles maisons de direction nichées dans les pins, mais c'était une usine ! Pour nous c'était un endroit important car c'est là que nous allions téléphoner quand nous avions besoin du médecin ! Après sa fermeture, nous nous rendions pour ce service, à l'école maternelle à l'autre bout de la rue. Juste à côté du passage à niveau, dans la pointe entre l'avenue Victor Hugo et la voie ferrée, la pâtisserie étape incontournable du dimanche matin. M. Droubay, le pâtissier un petit homme pas toujours gracieux se rachetait par de très bons petits gâteaux ! Ah, notre **école maternelle** (l'ancienne adossée à celle des filles) avec sa directrice vraiment

atypique, originale et unique : Mademoiselle Creuzé et son chien Ixe, qui ne la connaissait pas ! (Elle avait déjà inscrit ma fille à son école, dès sa naissance !!) La salle des fêtes avec l'annexe de la mairie et de la poste ,ainsi que la maternelle Marcelin Berthelot actuelle remplacent d 'anciens jardins ouvriers qui m'ont laissé le souvenir d'une grande étendue en friche d'où se dégagait l' odeur désagréable des touffes de sureaux yèbles ; nous ,les filles ,ne nous y aventurons pas , surtout qu'il y avait aussi l'herbe aux serpents, plante dangereuse, avec ses boules rouge-vif (l'arum tacheté),mais nous y passions devant quatre fois par jour ! De l'autre côté de la rue, en face, le coin de la famille Geoffroy : la boucherie et l'épicerie qui ravitaillaient tout le quartier.

Des écoles primaires de filles et de garçons, j'ai gardé les images « folkloriques » des kermesses sous le préau (ces jours- là les barrières de bois entre les deux établissements étaient enlevées), les bruits et cette ambiance de fête.



Je me souviens aussi d'une maîtresse obsédée par les microbes et se nettoyant les mains plusieurs fois par jour à l'eau de Javel (elle a dû arrêter sa carrière pour partir en maison de repos !). Par contre j'ai beaucoup apprécié, comme de très nombreux enfants , la maîtresse de CM2 ,

Madame Deyzieux, pilier de l'école, sévère mais tellement humaine, qui commença à enseigner à l'école des garçons en CP(mon mari fut un de ses premiers élèves pendant la guerre) et qui après de très nombreuses années passées à Arlac finit sa carrière au Burck où elle ouvrit l'école primaire avec une classe enfantine. C'est elle qui a été à l'origine de mon choix de métier et qui a aussi guidé mes premiers pas !

Mais l'esprit très sympathique de ces fêtes des Ecoles disparut en partie quand celles – ci se déroulèrent dans la nouvelle salle des fêtes .Nous avons perdu un peu cette atmosphère campagnarde et décontractée qui rassemblait chaque année , les enfants , organisateurs , parents , maîtresses et maîtres regroupés au sein du patronage des écoles laïques



d'Arlac.(Mon père en fut président durant de longues années, bien longtemps après que nous, ses enfants, ayons quitté l'école)

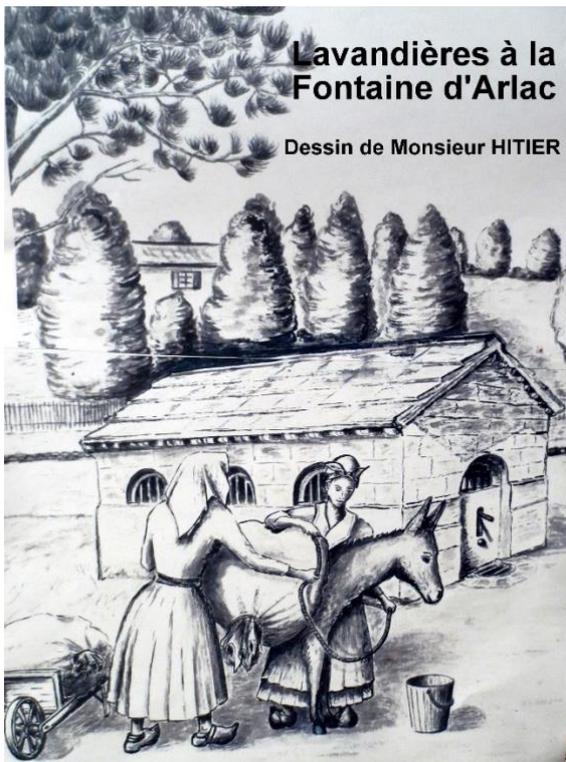
La kermesse des écoles de Mérignac dans le magnifique parc de Bourran était aussi pour nous une journée extraordinaire , avec les traditionnels stands sous les grands arbres , les danses et évolutions des enfants de toutes les écoles ,le tout dans

un climat bon enfant et amical . Celle-ci se terminait toujours par la séance de cinéma en plein air, attendue de tous, petits et grands mais ... tributaire cependant des caprices du temps .Il est vrai que peu de personnes pratiquaient ce loisir !

C'était aussi une forme d'expédition, car nous n'avions pas de voiture et profitions de la plateforme du camion de livraison du charbonnier local transportant tout le matériel nécessaire ce jour-là, pour nous rendre sur les lieux ; nous nous accrochions tant bien que mal à tout ce que nous trouvions ! Mais que de rire et de bonne humeur !

Près de l'école primaire, à l'emplacement de la maternelle Peychotte , il y avait un endroit que nous aimions beaucoup ,c'était le jardin de Madame Lanis (l'orthographe est peut-être fantaisiste), avec son petit étang où s'ébattaient ses nombreux canards, et ses magnifiques pins parasol ! Là, nous en avons fait des arrêts pour ramasser, à la saison, les gros pignons que nous essayions de casser, tout à côté du ruisseau des Ontines. Pour nous, pendant toute notre enfance, c'était « **Les Ondines** », nom tellement plus évocateur qui stimulait notre imagination ! En poursuivant le chemin, pas de route transversale dangereuse à franchir, seulement le petit pont pour rejoindre la **Fontaine d'Arlac** au coin de la petite rue Marcelin Berthelot et monter ensuite la côte (Quand nous étions à bicyclette, nous descendions à toute vitesse la rue de la fontaine d'Arlac le long de l'école pour grimper cette forte pente sans trop d'effort !).

Cette fontaine, nous l'imaginions beaucoup plus ancienne, romaine....rien que ça !! Pourtant notre grand-mère nous avait raconté l'**histoire des lavandières** qui venaient laver le linge des bourgeois de Bordeaux. Mais, transformer l'histoire ne nous posait pas de problème !



Cette fontaine, avec son eau coulant plus ou moins par tous les temps, permettait aux « jardiniers » (au jardinier plutôt) de la côte d'Arlac de pouvoir arroser à moindre coût ses cultures en transportant sur sa brouette ses gros arrosoirs. Effectivement, le long de ce chemin sans trottoir, bordé de fossés toujours humides où poussaient avec exubérance les prêles et les ronces, c'était plutôt désert, et quand nous devions passer par là, nous ne traînions pas, peu rassurés par ces haies d'arbustes très touffus et sombres!

Ma grand-mère nous racontait aussi, qu'à l'emplacement de « **la Page Blanche** » il y avait un petit lac où les bourgeois de Bordeaux venaient faire du **canotage** le dimanche. A la même période, rue Victor HUGO, une **guinguette** fréquentée le dimanche par une population plus populaire était bien connue. Celle-ci fut remplacée par notre maison, construite avec des matériaux de

récupération.

A l'époque de notre enfance, bien sûr tout était rustique, mais nous avions la chance d'avoir une petite salle d'eau avec baignoire, ce qui n'empêchait pas aux beaux jours de faire chauffer l'eau dans de grandes bassines ovales en zinc exposées au soleil toute la journée et de profiter de ces bains estivaux sans risque d'éclabousser partout ! C'étaient des moments de purs délices à la fin d'une journée chaude, après avoir passé la journée à jouer

dans la terre du jardin qui n'était que du sable noir !!! Ces fameuses bassines servaient, au moment des kermesses, à mettre toutes les boissons au frais, avec des pains de glace vendus par les « glacières Bernat ». Le camion passait chez nous toute l'année, une ou deux fois par semaine, et déposait le pain fendu en deux avec un pic, dans une bassine, sur un sac de toile de jute, juste derrière le portail. A nous, au moins celles qui avions de la force dans les bras, de transporter celui-ci jusqu'à la glacière, où les parents le cassaient en morceaux plus petits afin de remplir le bac. Mais il fallait penser à vider le tiroir de récupération de l'eau, sinon gare à l'inondation de la cuisine !!

Nous devions aussi récupérer les bouteilles de lait laissées par le laitier et bien sûr les mettre immédiatement dans la glacière, meuble aussi grand que nos frigos actuels mais pas du tout électrique. Dès que nous commencions à manger dehors, sous les grands vernis du Japon et les érables, aux beaux jours, nous utilisions notre puits. Il nous permettait de tenir au frais les bouteilles d'eau et même celles de vin blanc. Le sable ayant envahi les buses, en le curant, nous avons pu récupérer beaucoup de choses en particulier quelques vieilles bouteilles encore pleines, (celles-ci ayant sans doute basculé du seau lors des manipulations), ainsi qu'une baïonnette !!!

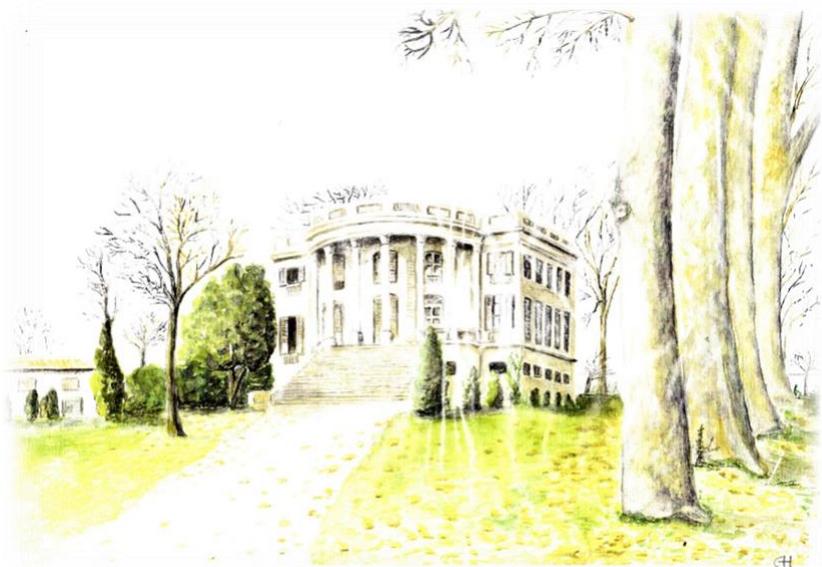
Malheureusement, avec toutes les habitations et routes construites aux alentours, les sources se sont peu à peu tarées et cette eau qui servait aussi pour arroser le jardin, disparut ; pourtant la terre, du sable noir, n'absorbait l'eau qu'avec beaucoup de difficulté, et nous avions bien besoin de celle-ci pour le potager et les arbres fruitiers.

Ce phénomène actuellement est en train de se reproduire, car en haut de la côte d'Arlac, dans l'impasse Beauséjour, chez moi, le puits s'est trouvé à sec ces deux derniers étés. En cinquante ans, ni même du temps de mes beaux-parents, ce n'était jamais arrivé.

Je vous parlais tout à l'heure du lac, au pied de la **Maison Carrée**, qui a dû disparaître progressivement . . . C'était

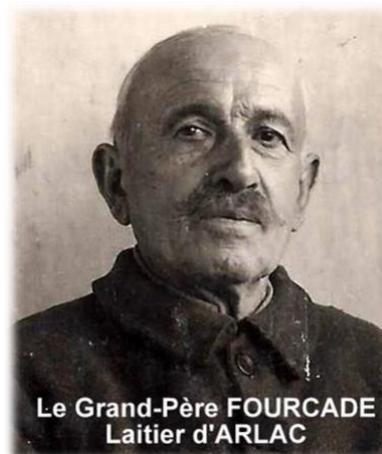
un lieu bien connu de mon mari car, enfant, il amenait les vaches de son grand-père, « Le Père Fourcade », brouter l'herbe. Mais il se souvenait d'un événement qui l'avait marqué : une des bêtes était tombée dans un trou de boue qui avait agi comme des sables mouvants et elle ne put être sauvée! C'était un endroit très humide, traversé par les Ontines où l'eau de la fontaine se déversait. Tout au fond de

ces grands prés de la Page Blanche, passait un chemin qui permettait de relier le quartier d'Arlac à celui de La Glacière et de Saint Augustin par le Bourdillot. Mais ce n'était qu'un sentier souvent envahi par les herbes. De jour, ma sœur et moi l'empruntions pour aller aux « Abeilles de la Glacière », mais, au retour, nous faisons le tour par la Côte d'Arlac, car de nuit elle était éclairée par quelques pauvres lampadaires, ce qui était mieux que le petit chemin Riaud qui, lui était plongé dans l'obscurité la plus profonde. Déjà que nous n'étions pas très rassurées !



Pour rejoindre cette petite route, nous passons le long de la Maison Carrée avec son grand parc et ses grands marronniers. Mais je l'ai toujours vue abandonnée entourée de ronciers et de taillis plus ou moins infranchissables.

Plus tard, la tante de mon mari, belle-fille du grand-père Fourcade, me raconta quelques anecdotes, que j'ai oubliées, sur la vie des propriétaires, les sœurs Goudal, il me semble, car sa mère travaillait au « château » comme bonne et elle-même enfant, l'aidait souvent. A cette époque, les enfants travaillaient tôt ! Mais voir cette belle demeure, souvent vandalisée se dégrader, l'attristait et lui laissait des regrets même si la vie était difficile. Pendant la guerre l'état de celle-ci ne s'améliora pas, les allemands ayant investi tout le parc. Cependant le troupeau du grand-père, souvent conduit par mon mari enfant, put continuer à aller paître dans les prés en contre bas du château.



Mes beaux-parents récupéraient le lait après la traite, le



mettait au frais dans l'eau froide du puits, grâce à une installation dans la « **laiterie** » avec des bacs et des canalisations. Ensuite, ils prenaient la carriole et partaient, par tous les temps faire la distribution dans les quartiers aux alentours mais aussi beaucoup plus loin ! Plus tard, la voiture remplaça cet attelage.

Là, nous sommes à la limite entre le haut d'Arlac et le Bourdillot. Sur

l'avenue des Eyquems, quand je suis arrivée dans le quartier, il y avait encore quelques commerces.

En face de la rue de la fontaine d'Arlac, un bar fermé depuis très longtemps, ravalé il y a quelques années mais toujours à l'abandon ! Juste à côté, une petite épicerie disparue. Du même côté, au coin de la rue Jolibois à l'emplacement de la carrosserie actuelle, une petite usine de confection qui employait des femmes du quartier. En face, une toute petite mercerie, très connue, où l'on trouvait de tout, des vêtements de qualité, des sucreries pour les enfants, il suffisait de demander, la mercière essayait de le procurer ; c'était le lieu de rendez-vous des femmes du quartier qui venaient aux nouvelles « Madeleine » était au courant de tout, connaissait tout le monde, avait le cœur sur la main, et la parole facile ! Après le passage à niveau vers les Eyquems, juste en face de la rue Beauséjour, qui a été depuis l'arrivée du tramway, récupérée par l'**ARAA**, un bar tabac presse, remplacé un temps par un garage qui lui aussi a disparu au profit d'immeubles.

Ce quartier s'est peu à peu transformé, les anciens ont laissé la place aux nouveaux habitants, certains perpétuant les familles, d'autres s'intégrant dans la vie du quartier, les vieilles maisons rénovées ou démolies, puis remplacées par des lotissements, des HLM, ou de grands immeubles.

La vie avance, laissant derrière elle des souvenirs qui disparaîtront sournoisement !

Mars 2018

(Les deux dessins qui figurent dans le texte (les lavandières et la Maison Carrée) sont de Monsieur André HITIER, né à MERIGNAC et aujourd'hui décédé.)

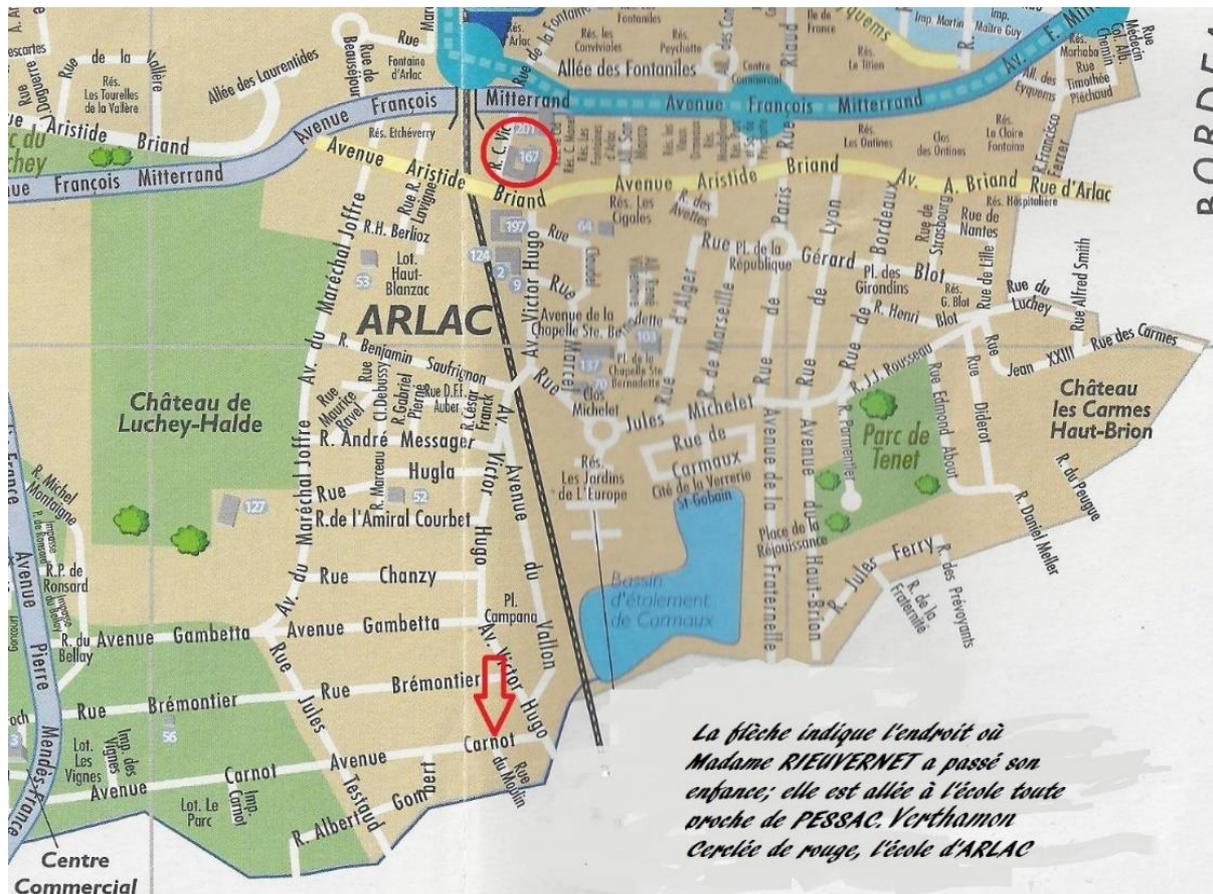


SOUVENIRS DE MADAME P. RIEUVONET

Photo GPG

Je suis née à MERIGNAC –ARLAC, Avenue Carnot.

Les quelques renseignements que je peux fournir concernant la partie d'ARLAC jouxtant PESSAC soit : Avenue Carnot, rue du Moulin, rue Albert Gombert, rue Jules Testaud, rue Brémontier avenue du Vallon, place Campana.



Mes parents ont ouvert en 1928-1929 un commerce d'alimentation générale qu'on appelait alors « comestible » au 8 Avenue Carnot, jusqu'en 1962.

Cette rue comprenait alors des maisons individuelles avec jardin, environ la moitié en « dur » (Loi LOUCHEUR de 1928 qui favorisait l'habitat populaire), les autres en bois bâties par des propriétaires mais bien entretenues ; une partie du terrain face à la rue du Moulin n'était pas bâtie mais constituée d'un monticule de sable blanc où jouaient les enfants du quartier.

Le Peugue non canalisé faisait la frontière avec PESSAC au bout des rues Jules Testaud et Albert Gombert (pont piétonnier) et du Moulin (pont routier) ; je n'ai connu ni moulin, ni vestige du moulin...

Avenue Carnot, il y avait ce seul magasin de mes parents (voiture et téléphone en cas de besoins urgents des voisins) et, au bout en face du BURCK actuel, une blanchisserie industrielle :BISO qui faisait des chiffons d'essuyage ; puis, en bout de rue, un récupérateur de ferraille et de peaux de lapins car chaque famille élevait volailles et lapins et cultivait non pas la pelouse mais quelques légumes ; chaque terrain avait un puits pour l'arrosage et mettre au frais les denrées périssables.

Les femmes ne travaillaient pas à l'extérieur ; leur lieu de rencontre était souvent le magasin où elles venaient chaque jour.

Chaque jour aussi passaient un boulanger, un laitier et un marchand de glace à rafraichir (pour les rares qui avaient une glacière) ; et puis aussi une porteuse à vélo qui déposait «*La Petite Gironde* » ou «*La République* » dans les boîtes aux lettres ; quelquefois on voyait un marchand de vêtements avec une longue remorque ouvrant sur les côtés, un aigiseur de couteaux , et l'été, un chevrier, avec son troupeau, qui vendait du lait au verre.

Les hommes pour la plupart travaillaient à la blanchisserie ou à la verrerie CARMAUX (ouverte en 1930, jusqu'en 1963) située près du passage à niveau d'ARLAC ; trajet à pieds, en petits groupes, avec arrêt au café-bureau de tabac place Campana, à l'angle de l'Avenue Gambetta.

Ce scénario se reproduit dans la rue Brémontier avec aussi son épicerie, lieu d'échange des événements du quartier.

Ce quartier était isolé et avait une certaine autonomie, les gens n'allaient jamais à



BORDEAUX, car il fallait rejoindre à pied la route d'ARCACHON au » quartier des Echoppes », pour prendre le tram ; le centre de MERIGNAC était éloigné et sans moyen de communication ; par contre on pouvait se rendre à pied au bourg de PESSAC, plus proche.

A la guerre de Quarante nous connûmes les tickets d'alimentation et les files d'attente devant le magasin lorsque ma mère revenait du ravitaillement avec la voiture qui transportait aussi la marchandise de l'épicière de la rue Brémontier qui ne conduisait pas et dont le mari était prisonnier en Allemagne.

Photo P.RIEUVERNET.

Après la guerre, les terrains inoccupés ont été morcelés et lotis, la plupart des maisons en bois démolies et remplacées par des « échoppes », les commerces de proximité ont peu à peu disparu, le nôtre a fermé dans les années soixante-dix par les successeurs de mes Parents.

Il y eut aussi avant la guerre deux à trois résidences secondaires de « bourgeois bordelais » qui ont disparu au profit de lotissements.

Pas de personnages célèbres dans le quartier si ce n'est Albert Gombert, résistant déporté en Allemagne et mort à son retour, et Masson, l'assassin célèbre en son temps (1950-1952) de chauffeurs de taxi sur le terrain du Luchey alors domaine militaire.

Voilà un aperçu d'une banlieue bordelaise, modeste quartier ouvrier de MERIGNAC entre 1930 et 1960.

Avec ma grande sœur
et mes parents
Photo P. RIEUVERNET



Mars 2018

SOUVENIRS de Monsieur Gilbert SARRAILH



Je suis né en 1932 à BORDEAUX-PELLEGRIN ; huit jours après « Je regagnais mon domicile » 22 rue de PARIS et place de la République (Bories-Haut Méjean).

Je suis allé à l'école de garçons Marcelin Berthelot jusqu'en 1947 ; j'ai eu des maîtres : Messieurs Héraud, Lacampagne, Bertin,

Après le certificat d'études, j'ai fait mon apprentissage dans l'entreprise de maçonnerie de mon père avec un ouvrier espagnol, Maxime LAMBISTO. Mon père surveillait les travaux car il avait dix ouvriers. Il a participé à la construction d'une partie de la chapelle d'ARLAC.

A vingt ans : service militaire dans l'Est puis rappelé en Algérie en 1956. Mon mariage a dû être repoussé en 1957.

L'environnement

La verrerie de Carmaux ouvre en 1920 jusqu'en 1969. Elle fabrique des bouteilles. Pour ceci, il faut du sable : celui de la rue de Marseille est le plus clair. D'où les nombreux étangs dans le quartier, en particulier les deux de la verrerie.



Cinquante maisons ont été construites pour les deux cents employés, ainsi qu'un grand lavoir. Il y avait aussi un terrain de football.

Les distractions

La fête foraine entre la place de la République et la place des Girondins : le mas de cocagne, la course à pied dans les rues, le bal et le bain de minuit : filles et garçons dans l'étang de la verrerie...

Il y avait aussi les fêtes du Bourdillot et de Joli Bois.

En été on allait à la plage du ruisseau de la Page Blanche, on faisait du bateau sur les étangs ; les parties de ballon étaient nombreuses et on jouait aussi à la pétanque. Souvent on pêchait dans les Ontines, face à la Maison Carrée.

Ma carrière sportive

1 – Racing Club de BORDEAUX Junior de 18 à 20 ans



2 – Fondation du Club ARLAC par monsieur FONTEYREAU père, monsieur AZIN, menuisier, monsieur BARAGAN, coiffeur à ARLAC ; c'est un club qui a 64 ans d'existence.

3 – Ensuite j'ai joué à la Fraternelle de LANDIRAS

Sur la photo, je suis devant, signalé par une croix...

4 – J'ai effectué la fin de ma carrière à ARLAC en 1961. Il y avait un seul terrain, pas de douche mais nous nous lavions au lavoir de l'usine

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL	
1960-61 LICENCE SENIOR	
Né avant le 1 ^{er} Janvier 1942	
Ligue Régionale de	<u>le Sud-Ouest</u>
Nom du Club	<u>F.C. ARLAC</u>
Nom	<u>SARRAILH</u>
Prénoms	<u>Gilbert</u>
Né le	<u>21 Mars 1902</u>
à	<u>Bordeaux</u>
Adresse (résidence effective)	<u>17 Rue de Marseille Merignac</u>
Indications obligatoires même s'il y a dissolution des Clubs ci-contre	Club de la précédente saison <u>Fraternelle LANDIRAS</u>
	Dernier Club quitté <u>Fraternelle LANDIRAS</u> Saison <u>1959/1960</u>
S'il s'agit d'un renouvellement, l'indiquer	
Date d'enregistrement par la Ligue	<u>14 JUL 1960</u>
	Le Secrétaire Général de la Ligue : <u>[Signature]</u>

Ma dernière licence de football